



## 1879 : l'éducation intégrale à Montreuil

*En matière de laïcité et de démocratisation de l'école, s'en tenir à invoquer l'œuvre républicaine, c'est oublier l'aventure originale de l'enseignement intégral, qu'une poignée d'hommes et de femmes, épris d'éducation nouvelle, fondée sur la pratique et la curiosité de l'enfant, ont fait vivre sans attendre les lois Ferry. Dans le Montreuil des années 1870, se trouvait l'un des hauts lieux de cette éducation-là...*

1879 : rue Alexis-Pesnon, à Montreuil, au numéro 9 pour être précis, se tenait une école assez singulière. Une école « d'éducation libre et laïque ». Étroite bâtisse, flanquée d'un grand jardin copieusement arboré, elle venait tout juste d'ouvrir ses portes dans ce quartier **populeux** du centre-ville. Emportées par la Guerre de 14, les archives n'en conservent qu'une maigre trace. Et pourtant, à suivre Jacqueline Lalouette qui en a jadis exhumé l'existence, elle vient en bonne place dans l'entreprise de démocratisation et de laïcisation de l'école menée dans la France républicaine du XIX<sup>e</sup> siècle finissant. La formule surprendra sans doute. La mémoire collective, il est vrai, soigneusement découpée suivant les pointillés de la légende républicaine (ici Ferry et « ses » lois scolaires, là Buisson et son *Dictionnaire de pédagogie*, là encore les instituteurs de village, croisés de la méritocratie nouvelle), a échafaudé, reconduit, astiqué, son petit Panthéon. Bref, la messe paraît dite... Seulement, s'en tenir là, c'est aller trop vite en besogne. C'est négliger la vivacité d'une

aventure singulière : celle de l'« éducation intégrale », dont l'ambition s'enracine loin dans le vif du XIX<sup>e</sup> siècle.

< Vous avez dit "éducation intégrale" ? >

Pour saisir l'originalité de ce qui s'est joué à Montreuil, il faut éclairer ce qu'éducation intégrale voulait dire. À ce jeu, le long texte de Paul Robin, paru dans la revue *Philosophie positive* entre 1869 et 1872, est un précieux guide. Il s'agit, explique-t-il, de développer un enseignement *rationnel* (autrement dit sans Dieu), *complet* (aussi bien manuel qu'intellectuel) et *égalitaire* (c'est-à-dire dispensé à tous les enfants quelles que soient leurs origines sociales), de façon à poser les bases d'une société réellement démocratique. Plus concrètement, cet enseignement intégral s'adosse à une forme pédagogique originale, débarrassée des méthodes traditionnelles de l'école. Et d'abord, de la toute puissance du maître, qui fait de l'éducation une affaire de discipline. L'amenuisement de la hiérarchie habituelle entre les enfants et les adultes est décisive ici. Elle vise à placer l'enfant en position d'enhardir sa curiosité, de cultiver son autonomie et de prendre confiance en ses capacités propres. Autre renversement : la mixité. Aux yeux des intégralistes, la « coéducation » des filles et des garçons est un bon moyen d'extirper les incompréhensions et les déviations, et surtout de développer une éducation mutuelle entre les sexes. L'éducation intégrale bouscule enfin la hiérarchie des savoirs. Les apprentissages manuels, avant leur introduction officielle à l'école (1882), trouvent ici une place centrale. Façon d'initier les enfants à des professions manuelles, pour une part. Mais façon surtout d'arracher l'éducation au primat des savoirs livresques et théoriques. L'expérience pratique et personnelle de l'enfant, ses aptitudes concrètes, autrement dit le sens pratique dont il dispose et qui lui est logique, constituent la base de tous les apprentissages, y compris les plus abstraits. Là réside l'originalité d'une éducation « expérimentale et scientifique », qui entend accorder ses enseignements au « développement naturel » de l'enfant.

## DE L'ENSEIGNEMENT INTÉGRAL

L'idée d'instruction intégrale n'est que depuis peu arrivée à complète maturité. Rabelais est, je pense, le premier maître qui en dise quelques mots ; nous y lisons, en effet, que Ponocrates apprend à son élève les sciences naturelles, les mathématiques, lui faisait pratiquer tous les exercices corporels, et profitait des jours où « l'air estoit pluvieux », pour lui faire visiter les ateliers et y mettre lui-même la main à l'œuvre. Mais cette conception demande à être développée et rendue applicable à tous les hommes. A cet égard il reste encore beaucoup à dire, même après, *l'Emile*, où l'auteur consacre toutes les facultés d'un homme à en élever un seul autre dans un milieu artificiellement disposé pour atteindre cet unique but.

L'idée moderne est née du sentiment profond de l'égalité, et du droit qu'à chaque homme, quelles que soient les circonstances où le hasard l'ait fait naître, de développer, le plus complètement possible, toutes ses facultés physiques et intellectuelles. Ces derniers mots définissent l'Enseignement intégral.

Beaucoup d'esprits sincères s'effraient d'un semblable rêve. et ont peine à se débarrasser des idées communes sur l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. A quoi, disent-ils, peut-il servir à un manouvrier de connaître les spéculations scientifiques, les beaux-arts, les chefs-d'œuvre littéraires? Loin de lui être utile, cette science lui fera prendre en dégoût son humble mais nécessaire travail ; il voudra acquérir une position moins fatigante, et, si la misère le rive à l'atelier, à la terre ou à la mine, il s'y trouvera bien plus malheureux que son voisin complètement illettré. Chaque

P. Robin, « De l'enseignement intégral », *Philosophie positive*, 1869.

Au plan de l'organisation, prime un principe d'autonomie farouche à l'égard de tout ce qui ressemble à une instance d'État. Le financement provient de dons de personnalités privées, de souscriptions, de subventions municipales parfois, ou encore de la recette des fêtes et des conférences, mais le plus souvent de subsides versés par des sociétés locales, anticléricales et libres penseuses pour l'essentiel. Ce

même souci d'indépendance guide l'organisation des cours, des programmes et des activités, dont l'enseignant reste seul maître.

Voilà pour le projet éducatif. Un mot s'impose encore sur le contexte qui l'a rendu possible. Surgi avec la Révolution de 1848, puis élaboré clandestinement sous le Second Empire par une nébuleuse de « démocrates », libres penseurs, adhérents parfois à l'Internationale, il connaît ses riches heures après la chute de l'Empire. Dans les années 1870, en effet, les « écoles libres et laïques » essaient à travers le pays. L'histoire, soucieuse d'emblèmes, a retenu l'orphelinat de Cempuis, dirigé par Paul Robin à partir de 1880 et dont la mixité fait vite scandale. Ou encore La Ruche que Sébastien Faure, libertaire de renom, installe sur la commune de Rambouillet en 1904. Mais il en est de nombreux autres. Comme les trois écoles établies dès mars 1870 à Lyon, dans le quartier de la Croix-Rousse. Ou celles qui, un peu plus tard, voient le jour à Paris, dans les arrondissements populaires (le IX<sup>e</sup> en 1879, le III<sup>e</sup> en 1880, etc.). Et la banlieue n'est pas en reste : Puteaux ou Bourg-la-Reine ont bientôt leur pensionnat libre et laïque.

La décennie, autrement dit, est décisive. Dans une République fragile, coincée entre les répressions de la Commune et l'hostilité des catholiques, où l'instruction religieuse figure encore au programme de l'enseignement public, et où nombre d'écoles communales demeurent aux mains d'un personnel congréganiste, l'éducation intégrale a des allures extrêmement audacieuses. Et c'est bien dans ce canevas-là que prend vie l'école de Montreuil, la plus fréquentée de toutes, et l'une des mieux enracinées dans la trame des réalisations locales.

< À Montreuil, le pensionnat Tessier... >

Revenons donc à l'école de la rue Alexis-Pesnon...

Ou plutôt au « Pensionnat d'éducation intégrale et laïque pour jeunes filles », ainsi que l'ont baptisé ses fondateurs, Achille et Amélie Tessier. D'eux, on ne sait presque rien. Instituteurs, probablement. Francs-maçons, peut-être bien. Libres penseurs, à coup sûr, puisqu'à lire les rapports de la Préfecture de police, ils siègent au moins jusqu'au milieu des années 1890 au conseil central de la Fédération française de la Libre Pensée. Rien d'étonnant, alors, à ce que leur pensionnat ait la faveur régulière des numéros de *L'Anti-clérical*, de

*La Libre pensée* ou tout simplement du *Bulletin mensuel de la Fédération*, organes qui se chargent de faire percevoir aux acteurs de cette éducation les contours d'une cohérence.

Contrairement à ceux plus ouvertement militants qui, comme Cempuis, en font une condition centrale, ce pensionnat-ci n'est pas mixte. Il est fréquenté exclusivement par une vingtaine de jeunes filles, âgées de 8 à 13 ans, presque toutes issues de familles franc-maçonnnes et libres penseuses de Montreuil. La formule retenue, celle du pensionnat, n'a rien de fortuit. Elle incarne tout l'esprit de cet enseignement et le souci d'indépendance qui l'anime. Il s'agit en effet d'isoler autant que possible les enfants des « mauvaises influences ». De mettre en œuvre les conditions d'une éducation de chaque instant, qui déborde de beaucoup les heures passées d'ordinaire dans les classes. De mettre en œuvre, aussi, les conditions d'une vie commune qu'organisent les devoirs réciproques et « l'échange mutuel des services ». Voilà qui constitue la « base de la morale » défendue alors par les « intégralistes ». D'une façon générale, d'ailleurs, les infrastructures portent la marque du projet éducatif. Sont ici réunies les conditions matérielles d'une éducation saine et favorable au bon développement physique et moral des enfants. La brochure de présentation du pensionnat ne manque pas d'y insister, en ces années où pédagogues et édiles de la République découvrent avec stupeur le délabrement physique des élèves lié à des salles de classe confinées, à la longue immobilité des enfants et à l'absence d'espace dévolu à l'exercice en plein air : « De grands dortoirs bien aérés, des classes construites récemment dans les meilleures conditions d'hygiène, un grand jardin avec plantations et grands arbres, et un large espace consacré aux récréations donnent à l'établissement, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral, toutes les garanties que peuvent désirer les parents soucieux de la santé et de l'éducation de leurs filles ». Vers 1910, en ce sens, le Pensionnat entreprend de mettre sur pied une colonie de vacances au bord de la mer.

Mais l'essentiel réside bel et bien dans les méthodes d'éducation mises en œuvre. Avant tout, elles se veulent en harmonie avec « les idées démocratiques de la société moderne ». C'est « la seule maison en France où les jeunes filles soient réellement élevées dans les principes de la liberté de conscience, à l'abri de toute influence superstitieuse et en dehors de tout dogme confessionnel ». À la veille

des lois scolaires et jusque dans les années 1910, l'extirpation de la religion constitue l'argument central. Elle guide le choix des livres, puisés le plus souvent au fonds des bibliothèques anticléricales, et l'organisation des cours.

Au plan des enseignements, on est frappé d'abord par l'étendue et l'articulation des disciplines offertes à la curiosité des enfants. L'éducation dispensée mêle des matières classiques en grand nombre (arithmétique, géométrie, physique, histoire naturelle, mythologies comparées, instruction morale et civique), des enseignements pratiques jugés propice à l'éveil du goût (comme le dessin d'art ou la peinture sur porcelaine), et une large gamme de jeux et d'exercices corporels. Un enseignement résolument intégral, donc, où se révèle toutefois l'absence du travail proprement manuel.

< Parler, lire, marcher... >

Il est trompeur, toutefois, de segmenter les choses ainsi. Les matières enseignées ne sont pas envisagées isolément. Elles n'ont de sens que pour ce qu'elles donnent aux enfants le moyen de se faire des choses une vision d'ensemble. La perspective est ici gouvernée par une seule et même obsession : contre le caractère révélé et imposé de l'enseignement cléricale, il s'agit ici de placer les enfants en position de comprendre et de négocier ce qu'ils apprennent. Du coup, priment des savoirs appliqués et reliés entre eux, c'est-à-dire adaptés aux facultés de l'enfant. Les modes d'apprentissage de la lecture, de l'écriture et de la prise de parole en témoignent. D'ordinaire, « le professeur parle seul et les élèves n'ouvrent la bouche que pour réciter ou traduire, sans toujours comprendre ce qu'ils font ». Dans l'enseignement intégral, tel qu'il se déploie au pensionnat Tessier, l'enseignant favorise la prise de possession et la mise en pratique des savoirs. Il emploie un langage imagé, adapté à la vision propre de l'enfant, et le met en position de se sentir autorisé à prendre la parole. Les principes de la lecture sont aussi revus en ce sens. Plutôt que de faire lire des « bouts de phrases dénués de signification d'ensemble », les maîtres misent sur la cohérence du sens et de l'appropriation personnelle : « lisez ce livre, assimilez-vous-en les idées ; rendez-en compte verbalement ». Et là se tient aussi la clé de l'écriture. Rendu fastidieux, estime-t-on, par la difficulté et la lenteur de l'enfant à

traduire sa pensée dans une forme écrite, le « savoir écrire » est ici ajusté au langage tel qu'il se parle, tel qu'il est utile et logique pour l'enfant. L'écriture, rapide et rationnelle, accordée à la prononciation, dégagée des complications orthographiques et grammaticales, est ainsi propice à l'émergence d'une « langue universelle ». En cascade, c'est ainsi le jugement, la mémoire et l'imagination qui s'exercent. Pour acquérir la mémoire des faits, des lieux et des choses, chaque jeune fille prend l'habitude d'en faire oralement ou par écrit le récit parfois accompagné de dessins.

Bref, les savoirs s'ajustent aux compétences de l'enfant. Et pas l'inverse. Ils valent pour l'usage concret, tangible, rationnel qui en est fait. « Ainsi, il ne nous paraît pas utile que l'élève ait passé successivement par tous les théorèmes de la géométrie plane, avant d'avoir des angles dièdres une notion assez claire pour pouvoir les mesurer ». Cette pédagogie « spontanée » vise à mettre les enfants en position non seulement de penser librement, mais aussi de produire par lui-même des savoirs rationnels : « Ne fondant sa logique sur aucune base métaphysique, l'enfant connaîtra qu'il a bien raisonné, lorsque les conclusions qu'il tirera de l'observation de certains faits se trouveront d'accord avec des observations nouvelles. Par l'habitude il continuera à faire des raisonnements justes, dans lesquels il pourra avoir confiance même lorsque la vérification expérimentale de leurs résultats ne sera pas possible ».

Loin de tout irrationalisme religieux, et fidèle au développement de la « psychologie positive », le pensionnat place aussi au centre de son enseignement l'exercice des sens. Ou plus exactement, l'éducation par les sens. C'est par les sens, estime-t-on, que l'enfant acquiert ses premières notions du monde. L'éducation rationnelle doit donc commencer par eux. « Sens passifs », côté pile : la vue, l'ouïe, l'odorat, etc. « Sens actifs », côté face : l'adresse et la souplesse des organes de mouvement. Les facultés d'attention et d'observation sont ici décisives. Par des jeux qui se tiennent dehors, à peu près tous les matins, les jeunes filles exercent l'œil par la reconnaissance d'objets et l'habileté du coup d'œil. Elles exercent la vivacité de l'oreille, aussi, en jouant à reconnaître une personne qui parle au milieu d'autres parlant en même temps. Enfin, l'odorat, en l'accoutumant à une variété d'effluves différentes, à commencer par celles qui suscitent d'irrationnels dégoûts. De même, la familiarisation avec de

petits animaux, chenilles, crapauds, limaçons, araignées, assure la formation d'une femme moderne et rationnelle, dégagée des subordinations superstitieuses.

Au pensionnat, enfin, les jeunes filles apprennent à développer des aptitudes physiques et, plus largement, un rapport au corps savamment dégagé des contentions et des calfeutrements du corps féminin qu'engagent le catholicisme en vigueur. Et alors que la généralisation de l'éducation physique à l'école attendra 1880 pour les garçons, et plus longtemps encore pour les filles, celles du Pensionnat Tessier pratiquent déjà chaque jour la gymnastique. La leçon dure une demi-heure. Elle s'effectue toujours en plein air avant le déjeuner. Et aussi le dimanche matin. Les exercices ont des allures de jeux. Aussi variés que possible. Les courses de vitesse, les cerceaux, les fossés à franchir sont là pour développer l'adresse des mains, l'agilité et la souplesse des corps. La participation à des concours de gymnastique, où elles remportèrent diverses médailles, témoigne de l'importance prise par cette éducation des corps.

< Une influence oubliée... >

Reste à évaluer l'importance du pensionnat. Dans le monde de la Libre pensée, il a vite pris une place symbolique considérable. Régulièrement, en effet, les filles de Montreuil prennent part aux cérémonies anticléricales. En juin 1886, par exemple, lors de la fête organisée par la Ligue anticléricale en l'honneur de Garibaldi et de Victor Hugo, dix des élèves du pensionnat sont choisis pour chanter *La Marseillaise*. Et puis, chaque année, la cérémonie de remise des prix aux élèves du pensionnat fournit l'occasion d'ériger cet enseignement intégral local en modèle à suivre. Exemple, de ce point de vue, est la cérémonie de 1893. Tenue à Paris, au Ba-Ta-Clan, boulevard Voltaire, elle réunit près de mille cinq cent personnes et les représentants de 32 sociétés de Libre pensée de la région parisienne, qui fournissent les cadeaux. Signe d'influence, encore : localement, des écoles libres et laïques voient le jour aux alentours de Montreuil. Non loin de là, par exemple, à Neuilly-Plaisance, Madeleine Vernet, militante libertaire, fonde en 1906 L'Avenir social, un établissement d'enseignement intégral destiné cette fois aux enfants pauvres et orphelins de la ville. Transféré à Épône (Seine-et-Oise), il survivra

jusqu'à la guerre, soulignant la durable existence de l'enseignement intégral comme contre-modèle de l'école républicaine après l'avoir été de l'enseignement clérical.



« L'Avenir social » de Neuilly-Plaisance, vers 1906

Mais le bilan mérite d'être nuancé. D'une part, parce que des critiques internes aux milieux de l'éducation intégrale ont vite déploré le caractère trop fermé et centré sur lui-même de ces écoles, incapables donc de peser sur l'école publique et d'œuvrer à sa transformation. Et d'autre part, parce que l'adoption par les républicains au pouvoir de certains principes de l'enseignement intégral, sous une forme assouplie et faite de compromis, a eu pour effet, à défaut de satisfaire les intégralistes qui jugent l'école républicaine trop timorée, de les priver de la plus lisible spécificité de leur positionnement : l'attachement à une éducation rationnelle, complète et sans Dieu.

Reste qu'à un siècle de distance, cette inventive et prometteuse affaire d'éducation intégrale, incarnée en chair et en os dans ce petit bâtiment du centre-ville de Montreuil, ravive un répertoire oublié des possibles, qui plaçait l'enseignement complet du plus grand nombre au principe d'une réforme du « vivre ensemble » démocratique.

< Pour aller plus loin >

*Références :*

- **Archives de la Préfecture de Police** : divers notes de surveillance regroupées sous la côté **BA 1493**.
- ***Bulletin mensuel de la Fédération française de la Libre Pensée***

*Sur l'histoire du Pensionnat Tessier de Montreuil, comme pour ce qui concerne plus largement l'histoire de la Libre pensée, ma dette est grande ici envers l'étude de :*

- **Jacqueline Lalouette, *La Libre pensée en France, 1848-1940*, Paris, Albin Michel, 1997 (préf. M. Agulhon).**

*Sur l'histoire de l'éducation intégrale, on pourra se reporter aux études de :*

- **Paul Robin, « De l'enseignement intégral », *La Philosophie positive*, (I) juillet-décembre 1869, p. 271-297 ; (II) juillet-décembre 1870, p. 1-126 ; et (III) juillet-décembre 1872, p. 123-138. [Intégralement consultable en ligne sur : [www.gallica.fr](http://www.gallica.fr)]**
- **Serge Froumov, *La Commune de Paris et la démocratisation de l'école*, Paris, éd. du Progrès, sd.**
- **Thierry Flamant, *L'École émancipée. Une contre-culture de la Belle-Époque*, Les Monédières, 1982.**